DEUXIÈME SÉRIE—VOL. I. No 43 MONTRÉAL, 22 SEPTEMBRE 1894 PRIX : UN CENTIN

JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT — UN AN, 50 Centins

H. BERTHELOT, Redacteur

A. P. PIGEON, ADMINISTRATEUR
No 1786 Rue Ste-Catherine

UN DROLE DE GENERAL

(HISTOIRE VRAIE)

Le général Souvorow était un homme à la fois fantasque et transcendant, il serait peut-être mort inconnu, sans son excessive laideur.

Signalé comme homme de génie, il parvint rapidement aux premiers grades ; non moins connu par ses cruautés que par son mérite, il fut notoire que l'on pouvait compter sur lui, même pour les actes les plus horribles ; voilà comment il fut chargé de mener à bout la campagne de Pologne, où, dans sa marche sur Varsovie, il détruisit Prague, on sait comment.

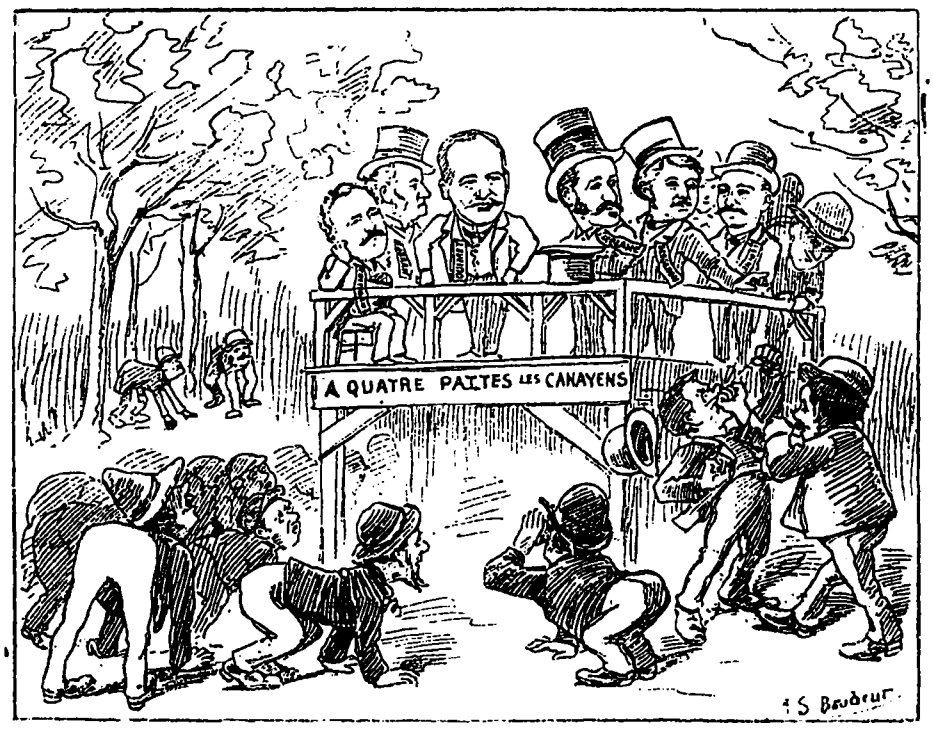
Prague, entourée d'ouvrages en terre non achevés et défendue par fort peu de troupes, fut prise presque sans combat et par conséquent sans perte. Enlevée de nuit, les généraux russes étaient parvenus à maintenir jusqu'au jours leurs troupes réunies et l'ordre fut respecté jusqu'au moment où Souvorow, ayant passé la revue et sachant qu'il ne restait pas un soldat polonais à partir de Prague, s'écria : " Pogoulaïrie rébiata " (Amusez-vous un peu, mes enfants).

Dès lors, au milieu du pillage et du viol, auquel les couvents n'échappèrent pas, commença le massacre de dix mille habitants paisibles, hommes, femmes et enfants assassinés de la manière la plus atroce.

Or, au cours de cette épouvantable boucherie, Souvorow aperçut un dindon qui venait d'être blessé à la patte et à l'instant il s'écria du ton le plus piteux : " Pauvre bête, qu'as-tu fait pour te trouver victime des dissensions des hommes ? " Et de suite il fait venir le chirurgien-major de l'armée et, au milieu des cris de tant de malheureux atrocement égorgés, sans en être distrait et de l'air d'une pitié dérisoire, sur un ton pleurnichard, il ordonne de panser le dindon devant lui. Il avait trouvé ainsi le moyen de surpasser sa cruauté par son impudeur.

Ses mœurs étaient à l'unisson, c'est-à-dire qu'il affectait une rudesse presque sauvage. Il ne dormait que trois heures et les passait presque nu dans un tas de foin et de paille qu'il faisait mettre au milieu des plus belles chambres à coucher, chambres dans lesquelles il satisfaisait tous ses besoins.

Il détestait les glaces, sans doute par suite de l'effet que son nez cassé et son museau de Kalmouk faisaient sur lui-même. Il fallait donc couvrir les glaces des appartements où on le logeait, ou bien il les brisait.



LA GRRR.....ANDE ASSEMBLÉE DE ST-VINCENT-DE-PAUL

UN GRRR.....AND FIASCO

Quant à sa toilette, elle consistait à se faire jeter en se levant et en se couchant quatre seaux d'eau froide sur la tête.

***

Un jour qu'il passait dans je ne sais plus quel cantonnement de cavalerie russe, tout le corps d'officiers, dans la plus grande tenue, vint au-devant de lui pour le saluer et l'inviter à un grand déjeuner préparé pour la circonstance. En voyant arriver ces officiers en culottes blanches, en bottes bien cirées, il descendit de voiture ; on lui présenta aussi un très beau cheval, mais il refusa avec humilité de le monter et, par une boue effroyable se mit à marcher à pied, ce qui força tous les officiers à mettre pieds à terre et à barboter avec lui.

En approchant de la maison où le déjeuner l'attendait, il aperçoit vers l'horizon un village ; il s'arrête et s'écrie : " Ah ! messieurs, voilà un village où demeure un cultivateur qui m'a promis de la graine de concombre ; permettez que j'aille la lui demander." Il oblige les malheureux qui ne peuvent le quitter à faire encore ce trajet de trois quarts de lieue à travers les terres détrempées, et, quand il les vois crottés jusqu'à l'échine, il regagne sa voiture et continue sa route.

Il aimait à parler avec on devant ses soldats et rien ne l'arrêtait quand il voyait que quelque chose pouvait les divertir et faire sur eux une impression utile. Un jour qu'ils avaient très froid et qu'ils commençaient à se plaindre, il s'écria : " Oh ? quelle chaleur ! on étouffe...." Et il tire sa chemise de sa culotte, se débaille et se fait jeter un seau d'eau sur le corps ; et cela, quand il avait soixante ans.

Je ne sais plus à quelle occasion le roi de Prusse l'envoya complimenter par un de ses généraux, que Souvorow conduisit au champ et, lorsqu'il se vit suivi par beaucoup d'hommes, il s'arrêta ; puis, mettant après quelques lazzi, son général prussien en scène : " Par exemple, dit-il à ses soldats, pensez-vous que des gens vêtus comme cela sont bien redoutables à la guerre ! Voyez ces deux barils qu'il a aux jambes (en le prenant par une de ses bottes fortes) ; à cheval cela n'est bon à rien et à pied cela empêche de faire un pas ....Et ces canons (en lui défaisant une des boucles sur l'oreille), ne vous imaginez pas que cela vous envoie des balles....Et cette queue (en lui prenant la queue et en la rumuant), ne n'allez pas vous figurer que ce soit une baïonnette. " Et, bravant toutes les convenances par des facéties de cette nature, il faisait rire les soldats et s'on faisait adorer.

Après une sorte d'entrée triomphale faite à Alexandrie, on vient lui dire que le peuple désirait voir Souvorow. " Eh bien ! dit-il, il faut le lui montrer. " A l'instant même il ôte tous ses vêtements ne conservant que ses bottes et nu comme un ver, n'ayant sur la peau que son épée et ses cordons, il se rend le chapeau à la main sur un balcon, et dans cet accoutrement, se présente aux curieux, en tournant comme un touton.

Catherine voulant lui donner la petite croix de l'ordre de Sainte-Anne, imagina même de la lui attacher à la boutonnière. Souvorow cependant, tout en se confondant en actions de grâces et en s'inclinant profondément, eut grand soin de couvrir sa boutonnière avec sa tête, et il répétait : Ah ! maman, très chère maman (suivant l'usage), jamais je ne le souffrirai. " Bref, il parvient à lui prendre le petit ruban et, du moment où il le tint, il s'efforça d'y passer la tête et, après dix tentatives inutiles, il ajouta : " Votre Majesté le voit, cela est impossible : jamais ma tête n'y passera, il est trop petit ".

Catherine se mit à rire, fit apporter un grand cordon et le lui donna.

***

Souvorow était un homme transcendant qui, ayant jugé devoir cacher sa supériorité et voulant donner le change, faisait le fou. Ainsi que je l'ai dit, il dormait à peine trois heures, fait auquel il faut ajouter que, dès qu'il était seul, il lisait et travaillait avec méthode ; mais, destiné à commander des hommes ignorants et grossiers, il se faisait grossier et jouait l'ignorance. Un jour cependant, passant près d'une tente où plusieurs officiers parlaient avec chaleur, il fourre sa tête par dessus une des toiles de la tente, se dresse comme un serpent et, à peine reconnu devient l'objet des respects qui lui étaient dus..." Et de quoi parlez-vous ? " dit-il aussitôt.

On l'informe que l'on discute je ne sais quelle opération de guerre qui venait d'être exécutée par nous ou contre nous. Une carte se trouvait déposée, il s'en approche, l'examine, pendait qu'on le met au courant de la discussion, prend la parole et confond les assistants par sa logique autant que par la profondeur de ses pensées et l'exactitude de ses calculs stratégiques ; tout à coup il s'aperçoit de l'étonnement de ses auditeurs et, au millieu d'une de ses périodes, il saute sur la table et sur la carte, se met de toutes ses forces à chanter comme un coq, descend en faisant la culbute et disparaît.

Ce chant du coq dont il se servit dans cette circonstance pour mystifier

(A suivre sur la 4ème page).